

« Le racisme des castings m'a poussée vers le stand-up »

SCÈNE Cécile Djunga raconte son besoin d'utiliser le rire pour gérer l'adversité

► La comédienne et Miss Météo était de retour sur les planches cette semaine.
► L'occasion de revenir sur l'incident raciste à l'origine de sa vidéo coup de gueule.

ENTRETIEN
Cécile Djunga était de passage aux Mercredis du rire à la Ruche Théâtre de Charleroi. Un retour au stand-up pour revenir avec humour sur l'épisode qui l'a brusquement propulsée sur le devant de la scène médiatique. « Alors voilà, la semaine dernière au travail, une dame a appelé à mon travail pour se plaindre que la présentatrice à l'écran était trop noire. » Quand elle veut tourner un message vidéo pour tourner l'anecdote en dérision, c'est l'injure raciste de trop : l'émotion prend le dessus, sa vidéo fait le buzz et provoque un électrochoc. A peine sortie de scène, la comédienne/Miss Météo doit d'ailleurs filer à la RTBF pour participer à l'émission « A votre avis ». Ce sera ric-rac. Entretien improvisé au volant, le temps d'un Charleroi-Bruxelles à toute berzingue.

C'était important de parler sur scène de ce qui s'est passé ?
En rire, c'était un défi. C'est comme cela que je gère tant le racisme que les autres problèmes dans ma vie. C'est important pour moi de remonter sur scène, de me confronter aux gens et diffuser un message positif. Quand tu as un enterrement, c'est horrible mais il y a toujours un moment où quelqu'un sort une bonne parole sur la personne décédée, ça fait rire tout le monde et ça libère quelque chose.

Le fait d'utiliser le rire pour gérer, ça a commencé quand ?
Je suis passionnée par le théâtre classique, j'ai fait le Cours Florent pour pouvoir jouer Phèdre, Bérénice, Andromaque... Et puis j'ai commencé à passer des castings et ça a été le déclencheur. Les directeurs de casting ou les producteurs me faisaient bien comprendre que j'étais Noire, donc que les rôles auxquels je serais cantonnée, c'est femme de ménage, aide-soignante, prostituée. Je n'ai rien contre le fait de jouer une femme de ménage si c'est un personnage intéressant, mais jouer une femme de ménage noire pour jouer une femme de ménage noire et alimenter l'inconscient collectif qui veut que si tu es noire, tu dois faire ce genre de jobs, c'est non. Je me suis pris pas mal de remarques racistes quand j'ai commencé. Ce casting où on me demande mon âge alors qu'il est écrit en gros sur mon CV. « Oui, mais bon, vous, les Noirs, on sait jamais quel âge vous avez. » Un autre : « Tu peux faire un accent plus... enfin plus... plus ouest ? » Alors qu'il n'y avait rien dans le scénario qui suggérait que le personnage devait avoir un accent. « Elle a quand même fait quelques allers-retours en Afrique. »

C'est des stéréotypes. Je revenais de ces castings déprimée, c'était humiliant. J'ai fait des études de théâtre, mes parents se sont bat-

tus pour qu'on parle un bon français, qu'on soit éduquée, ce n'est pas pour aller jouer le négro de maison. C'est comme ça que j'ai commencé le stand-up. Soit j'encastrais un directeur de casting,

soit j'écrivais, j'en parlais. Si je n'avais pas utilisé l'humour pour me sortir de là, je serais une actrice déprimée.

On trouve dans le stand-up une diversité qui n'est nulle part ailleurs. C'est bien que ça existe et en même temps, c'est triste que ce soit l'exception.

Dans le stand-up, on te demande juste d'être drôle. Pas d'être beau, pas d'être mince. Au contraire, plus tu es différent et tu l'asumes, plus tu vas faire rire parce que ça va décomplexer les

gens. Ce qu'on veut voir sur scène, c'est des anti-héros, des losers. C'est les filles qu'on veut voir, celles dans lesquelles on se retrouve, pas la perfection. On te demande de faire rire, on ne cherche pas ton CV, ton background, ton milieu social... Au théâtre, on va demander quelle école tu as fait, avec quelle troupe tu travailles. C'est hyper élitiste, le théâtre. Le cinéma aussi. Là, il suffit d'écrire des blagues et de prendre le micro, c'est ça qui est beau. Le stand-up est une tribune pour plein de gens, une thérapie pour plein d'humoristes et pour le public. Le rire, c'est la clé pour plein de choses.

Il a fallu une accumulation d'événements hors normes pour qu'on prenne conscience qu'il y avait un problème de racisme en Belgique. Est-ce que vous avez vécu cette forme de déni à titre personnel, des « tu exagères quand même » ?

« Tu exagères », non, jamais. Mais il y a une sorte de fatalisme. L'idée qu'il faut avancer, être fort, que ça ne changera jamais de toute façon, « qu'est-ce que tu veux y faire ? ». On n'ose pas trop réagir parce qu'on n'a pas envie que ça se retourne contre nous. Et à force, ça te rentre dans le crâne. Il y a des moments où tu doutes. Je me suis dit plusieurs fois que je ne suis peut-être pas légitime à la télé. Que je suis là parce que je suis noire. Que je ne suis pas à ma place. Sauf que je n'ai pas d'autre place : je suis née ici, c'est ici ma place. Si j'allais au Congo... je connais un peu la culture mais ça s'arrête là. « Rentre dans ton pays. » Où ? A Bruxelles ? A un moment, tu finis par t'écraser et te dire que c'est comme ça. Tous les jours il y aura une petite remarque.

Pourquoi c'était différent cette fois ?

Le téléphone. Au-delà du racisme, je me suis sentie agressée dans ma bulle, au travail. Les réseaux sociaux, c'est public. Mais là on entrait dans mon espace vi-

« Je n'ai pas envie de devenir ce symbole de l'antiracisme »

tal. Et puis il y a des jours où ça passe moins bien. A force d'encaisser, tu finis par exploser et souvent pas de la bonne manière.

Vous vivez comment le fait d'être devenue un exemple, d'incarner quelque chose ?

Je n'ai pas envie de devenir ce symbole de l'antiracisme. Certes, je suis médiatisée, certes, je travaille pour la télé publique mais avant cela, je suis un être humain, je suis une citoyenne. C'est un sujet important, il faut en

parler, mais je ne suis pas activiste, pas politicienne. C'est mon combat à moi de tous les jours, mais je ne veux pas faire que ça.

Vous craignez d'être plus exposée ?

Bien sûr. Cette exposition-là n'est pas évidente à gérer. Il y a beaucoup d'émotions très positives, aussi beaucoup d'émotions très négatives. Les racistes partent dans des délirés - je fais ma pub - et deviennent de plus en plus agressifs. Je n'ose même plus ouvrir ma page Facebook parce que je me dis : « Putain, sur quoi je vais tomber. » Je fais des cauchemars. Je pense que je suis quelqu'un de fort sinon je ne serais pas là, mais j'ai besoin de freiner un peu tout cela. Et en même

temps, j'ai envie de faire quelque chose de tous les messages que j'ai reçus, les jeunes qui me racontent les choses horribles qu'on leur dit.

Sur scène, vous évoquez aussi ce racisme bienveillant, les propos bien intentionnés qui reposent sur des préjugés.

C'est pour cela qu'il faut briser les codes. Les médias ont un rôle à jouer. Il faut davantage de diversité dans les journaux, dans les publicités, dans les films, tout ce qui est médiatisé. On ne fait que des reportages en Afrique pour montrer des enfants qui meurent de faim, il y a toute une réalité à côté de laquelle on passe. Si tu passes ta vie devant la télé, devant les mauvaises chaînes, tu peux penser qu'à Paris, les Noirs marchent pieds nus et les Arabes sont des voleurs. Qu'en Afrique les gens vivent dans des huttes. Il faudrait que la télé reflète la société.

Ça vous a fait du bien la réaction de soutien de la RTBF ?

Oui. Pour moi, c'était seulement mon problème, le racisme, ou en tout cas le problème des Noirs. En fait, je l'avais tellement banalisé que quand ma cheffe m'a appelée après la vidéo, j'ai cru qu'elle allait m'engueuler - maintenant que j'en parle, je me rends compte à quel point c'est pervers. J'ai cru qu'elle allait me dire : « Ecoute Cécile, t'as fait ta vidéo, mais tu ne peux pas tenir de tels propos, tu salis la maison. » C'est un tel poids au quotidien que tu en as presque honte. Tu es repliée sur toi et tu te dis que ça ne concerne que toi. Au contraire, ils ont tout de suite pris le truc à bras-le-corps, de manière énergique et étonnés de ce qu'il se passe.

Vous dites qu'on développe une culpabilité.

Oui ! Alors que je suis fière de ce que je suis, je suis fière d'être Noire, d'être Belge. Mais c'est vrai que parfois, souvent même, je me dis que je ne suis peut-être pas chez moi, que la différence elle se voit, on va me le faire remarquer.

Vous avez des frères et sœurs ?
On est cinq filles.

Vous en avez déjà parlé entre vous ?

Pas trop. Ma mère m'a parlé de ce qu'elle a vécu quand elle est arrivée. C'était un autre niveau. Les gens n'avaient jamais vu de Noirs, il y avait une ignorance qui menait à la méchanceté. Et puis c'était admis : la colonie, les négres... Mes sœurs... On va se le raconter comme une blague, on va s'énerver toutes seules. Mais on n'en a jamais vraiment parlé, non. ■

Propos recueillis par
LORRAINE KIHIL

« Presque célèbre » de Cécile Djunga le 13 octobre à La Ruche Théâtre à Charleroi.